

À mes lecteurs



L'histoire qui suit est en grande partie vraie. Si vous y découvrez des similitudes avec certains de mes ouvrages précédents, c'est parce que j'ai souvent puisé dans la vraie vie pour construire mes romans.

Dans ce livre, j'évoque une période de grand bouleversement pour ma famille. J'ai emprunté la voix de ma plus grande sœur, Audrey, qui avait onze ans à l'époque, tentant de raconter avec ses propres mots comme elle l'aurait peut-être fait à ce moment-là. Audrey est morte en 1993, j'ai donc dû imaginer ses pensées et ses sentiments, la majeure partie des dialogues, et quelques-uns des personnages, mais les événements essentiels sont authentiques ; de même, les personnages les plus importants ont bel et bien existé.

Maman est morte elle aussi, en 2001. Mes sœurs Yvonne et Eleanor m'ont aidée à préciser certains détails de l'histoire. Nous sommes les seules aujourd'hui à nous rappeler ce qu'était notre vie dans une cité minière isolée du sud-ouest de l'État de Virginie en 1948.

C'est un jour doré de mai 1948. L'air semble scintiller dans la lumière du soleil. Le ciel est brut et lisse comme du marbre, et le vert tout neuf des collines se fait émeraude. J'ai onze ans, mais j'en aurai douze en novembre, autant dire que je serai presque adulte. Je suis en sixième, et je rentre de l'école à pied avec Virgil. Virgil c'est le nouveau, tout juste arrivé du Kentucky.

– J'aime la couleur de tes yeux, Audrey, me dit-il.

– Lequel ? je lui demande.

– Comment ça ?

– Quel œil ?

Je lui ai posé une colle.

– L'un de mes yeux est bleu, Virgil, comme ceux de ma mère, de mon père et des trois petits cochons, mais l'autre est gris et personne d'autre n'en a de pareil dans la famille.

Il s'approche pour regarder sous mes lunettes. En dehors de moi, je ne connais aucun enfant qui doive porter des lunettes. Maman dit que c'est à cause de la scarlatine. La maladie m'a abîmé les yeux. Elle m'a rendue maigrichonne aussi.

Virgil est tellement proche que je sens l'odeur d'amidon de ses habits. Sa mère le tient très soigné.

– Mince, dit-il, moi qui me crois malin comme un singe...

Il faut toujours qu'il mette un singe sur le tapis d'une façon ou d'une autre. Virgil dit aimer les animaux plus que tout, mais il a un faible pour les singes, même s'il n'en a jamais rencontré aucun.

– Alors, quelle couleur te plaît le mieux, Virgil?

– Les deux. Tes deux yeux sont jolis. Tu es jolie.

Ça me fait sourire. Virgil est gentil avec tout le monde. Il connaît une centaine de blagues, et toutes les filles lui tournent autour, sauf que c'est moi qu'il préfère. Il a voulu rentrer de l'école avec moi, pas avec Hazel ou Grace, ni avec aucun garçon.

Nous cheminons sur la route en terre battue de Jewell Valley : une cité minière du sud-ouest de l'État de Virginie. On est au creux d'une vallée profonde, cernée par des montagnes qui se dressent de chaque côté.

Un ruisseau court au pied d'une des montagnes. La route passe au milieu de la vallée, puis il y a une rangée de maisons adossées contre l'autre montagne. La boue noire hivernale a séché sur la route. Bientôt ce sera la saison de la poussière noire. Mais aujourd'hui c'est agréable, sans gadoue ni poussière.

– Au fait... qui sont les trois petits cochons? veut savoir Virgil.

– Mes sœurs. Yvonne a huit ans, Eleanor sept, et Ruth Carol en a six. Je les appelle les trois petits cochons parce qu'elles se goinfrent.

– Je vois ce que tu veux dire, me répond Virgil. J'ai un petit frère.

– Rien qu'un?

– Ça suffit bien.

Il a parfaitement raison. Je me suis souvent demandé pourquoi maman et papa ont continué à faire des bébés même après avoir compris qu'il n'y avait pas assez de sous et de nourriture pour tout le monde.

– En parlant de cochons, reprend Virgil, tu sais pourquoi les cochons sont des artistes?

– Pourquoi?

– Parce qu'ils ont *lard* dans la peau!

Nous rions. Je lui dis :

– Je t'aime bien, Virgil. Tu es drôle et intelligent.

Il jette un coup d'œil derrière nous.

– Oh, oh, voilà de la compagnie, dit-il.

Je comprends qu'il parle de Thurman et de Ron Keith, deux garçons de notre classe vraiment méchants. Je prends une profonde inspiration.

– Tiens, tiens, v'là t-y pas Petite Audrey et la tapette, lance Thurman.

Nous nous retournons pour les regarder mais continuons à marcher. Je leur demande :

– Qu'est-ce que vous voulez, tous les deux?

Ils sont sur nos talons.

– On a un défi à te lancer, Petite Audrey, dit Ron Keith.

Avec ces deux-là, c'est toujours des défis. Chiche par-ci et chiche par-là. T'es cap ou t'es pas cap. À Jewell Valley, quand on te met au défi de faire quelque chose, tu es obligé d'y aller. Pas moyen de t'en tirer. Parce que si tu ne relèves pas le défi, on se moquera de toi jusqu'à la fin de tes jours.

Sauf qu'une fois que tu as fait le truc, celui qui

t'a lancé le défi doit le faire lui aussi. L'été dernier, Thurman et Ron Keith m'avaient mise au défi de me frotter la figure avec du sumac vénéneux. Et comme une idiote, je l'ai fait, puis eux l'ont fait. Quelques jours plus tard, on était tous les trois au fond de nos lits avec les yeux tellement enflés qu'on ne pouvait plus les ouvrir.

– Vous êtes particulièrement exaspérants, vous deux! je fais.

C'est une expression que notre maîtresse d'école, Mlle Stairus, emploie à tout bout de champ, et j'adore Mlle Stairus. Tout le monde l'adore, même les mauvais garçons du genre de Ron Keith et Thurman.

« Vous êtes particulièrement exaspérants, les gosses », nous dit Mlle Stairus, sauf qu'elle le dit en souriant. J'aime qu'elle nous appelle « les gosses » et pas « les enfants » comme les autres adultes.

Mais ce *particulièrement exaspérants* jailli de ma bouche provoque une réaction très différente chez Ron Keith et Thurman.

– Quoi... quelle partie de cul...!? s'esclaffe Ron Keith, et ils s'écroulent de rire.

Ai-je déjà dit qu'ils ont aussi l'esprit mal tourné? Bon, eh bien je le dis.

– Essaie pas de faire la maligne! reprend Ron Keith. Les mots savants te mettront rien de plus dans la tête!

– « ... t'es bête, bête, qu'est-ce que t'as donc dans la tête... », se met à chanter Thurman.

Il se croit malin, sauf qu'on a entendu cette rengaine des milliers de fois.

– C'est quoi le défi? je demande.

– Faut que la tapette le fasse aussi, répond Thurman en envoyant un coup de poing assez violent sur le bras de Virgil.

Lui et l'autre ricanent en guettant une réaction. Le visage de Virgil s'empourpre. À mon avis, il n'est pas habitué aux petites brutes. Peut-être qu'ils n'en ont pas dans le Kentucky.

Et d'un coup je ne sais pas ce qui me prend. Je m'arrête au milieu de la route et je me mets à faire comme John Wayne.

– Allez, videz votre sac! C'est quoi, le défi?

Nous nous faisons face, immobiles.

– Escalader la citerne, répond Thurman.

– La bonne blague! je beugle. Je l'ai fait des tas de fois. N'importe qui peut faire ça.

– La nuit?

Je me tais.

– Jusque tout en haut?

– Et faire le tour en marchant sur le rebord?

Leurs sourires grimaçants s'élargissent encore. Tous les deux ont des dents gâtées sur le devant, là où on ne peut pas les loupier.

Je me tourne vers la citerne géante érigée en hauteur sur la pente de la montagne. Le parement métallique brille sous le soleil, les yeux me brûlent. La cuve contient les réserves d'eau pour l'ensemble de la cité minière, et les gosses aiment aller y jouer. Personne n'a jamais grimpé plus de la moitié du millier de marches. Non, j'exagère. Disons la centaine de marches.

– Espèce de poule mouillée, me lance Ron Keith.

– Je suis pas une poule mouillée! J’y grimperai à ta fichue citerne, et la nuit avec ça!

Je suis peut-être complètement folle.

– Quand?

– Quand je serai prête, voilà!

Ron Keith fait un clin d’œil à Thurman.

– Elle ira pas.

– J’irai!

Mais ma bouche est devenue très sèche.

– Et toi, la tapette? demande Thurman à Virgil.

Virgil ne répond pas, et nous nous dépêchons de partir. Ron Keith et Thurman nous filent le train, braillant et ricanant, traitant Virgil de bébé.

Enfin, ils arrivent chez eux et entrent. À Jewell Valley, toutes les maisons sont exactement pareilles – des cubes en bois marron – pourtant chacun sait reconnaître la sienne. Thurman habite la partie droite du septième cube, Ron Keith vit dans la partie gauche. C’est ainsi que les maisons sont faites – deux familles dans chaque boîte, avec un mur au milieu pour préserver l’intimité. Sauf que je peux vous dire une chose : les voix passent très bien à travers ce mur.

Virgil et moi continuons. Je ne pipe mot. Mon esprit reste cramponné à cette conversation avec Ron Keith et Thurman.

– Il ne faut pas avoir peur d’eux, me dit Virgil.

– Je n’ai pas peur. (Là, je mens.)

– Je parie qu’on sera plus malins qu’eux, ajoute Virgil.

Je ne dis rien.

– D’ailleurs, je suis sûr qu’un singe saurait se montrer plus malin qu’eux, continue Virgil.

Il arrive à me faire rire, et je pense à quel point il est différent des autres. Il ne ressemble à personne parmi les gens que je connais. Chaque fois qu’il ouvre la bouche, il en sort quelque chose de surprenant.

Nous atteignons la onzième maison, dans laquelle j’habite la partie droite. M. et Mme Church, ainsi que leur grand fils, Dwight, habitent à gauche. Notre porte est ouverte afin de laisser entrer le printemps, et on entend bavarder à l’intérieur.

– C’est ta mère et tes sœurs qui parlent? me demande Virgil.

– Seulement mes sœurs. Ma mère est partie.

– Partie? Où ça?

J’imagine que *partie* n’est pas le mot juste. Maman n’a pas quitté la maison, mais elle pourrait aussi bien se trouver à des milliers de kilomètres. Elle est enfermée dans son monde à elle, son univers secret à l’intérieur de sa tête.

Comme c’est trop difficile à expliquer, je dis seulement :

– À plus tard, Virgil.

– Je peux passer te prendre pour l’école demain? demande-t-il.

– Demain, c’est samedi.

– Oh, je voulais dire lundi. Mais on se reverra sûrement avant.

Je hoche la tête et lui fais au revoir de la main. Il me rend mon salut et repart sur la route, en direction de la dernière maison de la rangée.

Quelques trucs miteux que maman et papa ont achetés d'occasion avant ma naissance meublent la salle de séjour. Je la traverse et trouve les trois petits cochons en train de s'empiffrer de porridge à la table de la pièce suivante. Yvonne et Eleanor sortent de l'école avant moi, Ruth Carol n'y va pas encore.

Mes sœurs ont hérité de tout ce qu'il y avait de joli chez maman et papa, moi j'ai eu le moins joli. Elles ont les cheveux blonds de papa, les miens sont châains comme ceux de maman. Elles ont les belles dents blanches solides de papa, moi les coquilles d'œufs des dents de maman.

Mes sœurs sont petites et menues comme maman, alors que je suis grande et dégingandée comme papa, sans compter qu'en ce moment je suis maigre comme un tisonnier. Mes sœurs ont des pieds minuscules comme maman, moi des godillots comme papa. Pour couronner le tout, elles sont mignonnes de visage comme maman, mais les gens disent que j'ai hérité la figure ingrate de papa.

Maman se tient debout, elle regarde par la fenêtre tout en se passant de la vaseline sur les mains. À son regard, je comprends qu'elle n'est pas là. Son absence dure depuis des jours. Elle est franchement bizarre

comme ça, et je ne me souviens pas si c'était autrement à une autre période. Généralement, il se passe quelque chose qui provoque cet état, par exemple elle apprend une mauvaise nouvelle, ou quelque chose vient lui rappeler un moment triste du passé, ou encore papa se montre encore plus méchant que d'habitude. Si la plupart du temps je saisis ce qui a déclenché cet étrange départ, cette fois je n'ai rien vu venir. Je ne sais pas la cause, ni quand elle se tirera de là, en tout cas elle y est toujours.

La salle à manger n'est pas très grande. Il y a la table, avec six chaises. Il y a le buffet où on range la vaisselle. La machine à coudre de maman se trouve près de la fenêtre. L'escalier part de là. Il y a trois marches, puis un petit palier, et on tourne à gauche pour monter encore huit marches jusqu'aux chambres.

En dehors de cette pièce, il y a une cuisine de bric et de broc où travaille maman. La cuisinière est là, le seau à charbon à côté. Le seau d'eau est posé sur une boîte en bois, ainsi que la louche et la bassine pour se laver les mains, avec un morceau de savon dedans. Sous la fenêtre sont rangés la planche à laver et le baquet qui sert pour la lessive et les bains. Les poêlons, les casseroles et la cuvette à vaisselle sont accrochés au mur.

Certains dans la cité possèdent un frigidaire, mais pas nous. Et personne n'a l'eau courante. Dehors, entre les maisons, il y a une pompe. L'eau froide arrive de la grosse citerne sur la colline que Thurman et Ron Keith m'ont mise au défi d'escalader. Si on veut de l'eau chaude, on la fait chauffer sur la

cuisinière. Les toilettes sont à l'extérieur. C'est comme ça. Je préférerais que les choses soient différentes et mieux, mais ce n'est pas le cas.

Maman a une sœur plus âgée qu'elle qui s'appelle Nancy et qui travaille dans une fabrique de cercueils à Roanoke, c'est-à-dire loin d'ici. Elle est la seule de sa famille à avoir quitté le comté pour partir vivre ailleurs. Pour avoir une vie meilleure, disait-elle.

Un jour qu'elle était venue nous voir, je l'ai entendue dire à maman : « L'homme qui a construit cette cité minière devrait être mis en prison. »

Je crois que ça a fait de la peine à maman.

« C'est mieux que de ne pas avoir de toit du tout, a-t-elle répliqué à Tante Nancy. En plus, c'est temporaire. »

Elle voulait dire qu'on ne vivrait pas ici éternellement. Elle dit toujours ça mais, au bout de trois ans, je commence à me poser des questions.

Voilà maintenant Yvonne qui me dit :

– Tu sais que maman ne veut pas que tu joues avec les garçons. Ils sont trop violents.

C'est elle qui a huit ans, et c'est la plus exaspérée des trois petits cochons. Son vrai nom est Yvonne Marie ; c'est papa qui en a décidé sans demander l'avis de personne, en choisissant deux des prénoms des célèbres quintuplés Dionne. Du coup, elle s'en croit. À nous autres, maman a donné des prénoms normaux.

– Virgil n'est pas une brute, je lui réponds. Il est très doux.

Je trouve un bol et y verse deux cuillères de flocons d'avoine. Il n'y a pas de lait. Il n'y a pas de sucre.

Maman continue de regarder par la fenêtre, mais je ne crois pas qu'elle voie quoi que ce soit au-dehors.

– Maman, je peux aller à l'épicerie ? je lui demande.

– Mmm... ? fait-elle sans se retourner.

– Il faudrait du lait, j'ajoute.

– On a utilisé tous les tickets, répond-elle.

C'est de cette façon qu'on achète à manger dans la cité : avec des tickets au lieu de vrais sous. Chaque ticket est tamponné *Compagnie Charbonnière de Jewell Valley*. On les emporte au magasin de la compagnie pour acheter ce qu'on veut, ou bien on les échange contre du vrai argent si on veut les dépenser ailleurs. Sauf que si vous êtes comme nous et que vous n'avez pas de voiture, vous êtes obligé de prendre vos provisions sur place. La plupart du temps, on se retrouve à court de tickets avant la fin de la semaine. Le magasin de la compagnie nous rend la monnaie en pièces de cinq ou dix centimes que maman met de côté pour le cinéma.

– C'est jour de paye, je lui signale.

Ce qui signifie que papa va rentrer du travail avec de nouveaux tickets.

– Ça va aller, marmonne maman.

Elle dit souvent cette phrase, c'est une habitude chez elle. Puis elle retourne dans son monde. Je ne sais pas où se situe ce monde, ni qui s'y trouve. Je sais seulement qu'elle s'en va là-bas quand elle ne peut plus nous supporter. Je sais que c'est la vérité parce que je fais ça moi aussi.

Dans mon monde à moi, il y a M. Rochester et Jane Eyre. Elle ressemble terriblement à Mlle Stairus. Ils habitent un manoir du nom de Thornfield, où

des flopees de serviteurs leur apportent plein de bonnes choses à manger chaque fois qu'ils le désirent. Et ils n'ont pas besoin de se crever au fond de la mine pour ça. Leur chien s'appelle Pilote. Il n'est jamais galeux et personne ne lui envoie de coups de pied.

Mais vous savez ce qui me fascine le plus à Thornfield ? C'est la folle dans le grenier. On l'a enfermée là parce qu'elle mord les gens et qu'elle allume des feux partout. N'empêche que je l'aime bien. J'ai du chagrin pour elle. Je me demande ce qui l'a rendue folle.

Il reste dans le buffet une boîte de lait concentré. Je mets la main sur l'ouvre-boîte, perce deux trous et verse du lait sur mes flocons d'avoine. Ruth Carol se met à pousser des cris perçants. C'est la porcellette de six ans. Des fois, je l'appelle la nabote. Elle veut du lait concentré elle aussi, alors je lui en verse sur sa bouillie d'avoine.

Comme elle a le nez qui coule, je lui dis :

– Hé, la nabote ! Mouche-toi donc !

Elle n'en fait rien.

– J'ai entendu une nouvelle blague de Petite Audrey aujourd'hui, déclare Yvonne.

Je gémis. Pour mon malheur, Audrey est aussi le prénom d'une jeune héroïne de bandes dessinées et, récemment, les blagues de Petite Audrey sont devenues encore plus populaires que les histoires de Toto. C'est pour cette raison que les gens méchants du genre de Thurman et Ron Keith se sont mis à m'appeler Petite Audrey. Je déteste ces blagues stupides. Elles ne sont même pas drôles.

– C'est Petite Audrey qui se retrouve toute seule sur une île déserte... commence Yvonne avec un sourire réjoui, et alors arrive une bande d'affreux cannibaux qui la kidnappent...

– Tu veux dire cannibales, je corrige.

– Hein ?

– CannibALES. Un cannibale – des cannibales, pas des cannibaux ! Je la connais d'jà ton histoire !

Cela ne perturbe pas Yvonne. Elle va me la raconter jusqu'au bout.

– Bref, reprend-elle. Ils l'attachent à un arbre et commencent à faire bouillir la marmite. Petite Audrey comprend qu'elle va finir en pot-au-feu. Elle regarde tous ces cannib... ales autour d'elle. Ils sont vraiment affreux et méchants, et comme ils ont faim ! Elle les compte. Dix-neuf. Alors Petite Audrey se met à rigoler, à rigoler en pensant qu'elle est trop petite pour faire assez de ragoût pour nourrir tout le monde !

C'est toujours la même chose dans les histoires de Petite Audrey. Elle a beau se fourrer dans des situations désespérées, elle trouve toujours de quoi rigoler.

Yvonne et Eleanor se mettent à pouffer comme si la blague était vraiment marrante. Puis Ruth Carol s'y met aussi, même si elle n'en a pas compris un mot. Moi je mange mon porridge froid, regrettant pour la énième fois de ne pas être enfant unique.

3

Après le goûter, nous sortons parce qu'il fait bon. Yvonne, Eleanor et Ruth Carol grimpent sur la colline derrière la maison et organisent une dînette autour d'une vieille souche. La souche devient leur table de cuisine, sur laquelle elles font semblant de disposer des tas de bonnes choses.

Je remonte la route. Je vais peut-être voir Virgil. Tiens oui, il est là, en compagnie d'un bambin tout mignon. Ils sont en train de construire un barrage sur le ruisseau pour faire une retenue d'eau.

– Salut, Audrey, me lance Virgil. Je te présente mon petit frère, Earl.

– Salut, Virgil. Enchantée de faire ta connaissance, Earl.

– Mon père dort, explique Virgil. Il est de l'équipe de nuit. Comme Earl et moi on faisait trop de bruit, maman nous a dit de sortir profiter du soleil.

Avec mes chaussures aux pieds, je ne peux pas aller dans le ruisseau. Mais je regarde les deux frères patauger. Le soleil est chaud sur nos têtes, et les minuscules libellules bleutées effleurent la surface de l'eau.

– Mon père est de l'équipe du matin, dis-je, désolée pour le papa de Virgil qui doit travailler toute la nuit.

– C'est ce que voudrait mon père, pour sûr. Il n'aime pas trop l'équipe de nuit, ni rien d'ailleurs à Jewell Valley. Maman, elle, elle déteste.

– Pourquoi vous avez quitté le Kentucky et pourquoi vous êtes venus ici ?

Virgil hausse les épaules.

– La ferme de papa ne suffisait pas pour nous faire vivre. Il a entendu dire qu'il y avait de l'argent à gagner dans les mines de charbon.

– Je crois bien que c'est des bobards, dis-je.

– Quand je serai grand, je ferai autre chose que mineur ou petit fermier, déclare Virgil. Tu ne devines pas, je parie.

– Non, je ne devine pas. Tu feras quoi ?

– Docteur pour les animaux. Et j'aurai un singe apprivoisé.

Il me surprend une fois de plus. D'abord je pense que les gens comme nous ne peuvent pas devenir docteur et tout ça – n'est-ce pas ? Des gens aussi importants ne peuvent venir que d'ailleurs, pas de Jewell Valley, venir de grandes villes dans le nord du pays. Pourtant, on dirait que mon cœur bat plus vite. Qui dit que Virgil et moi on ne pourrait pas devenir quelqu'un ?

– Moi, j'aimerais peut-être faire institutrice ! dis-je, un peu haletante.

C'est bien la première fois que cette pensée me traverse l'esprit, mais ça paraît une idée formidable.

– Sûr, tu es intelligente. Tu ferais une bonne maîtresse d'école, me rétorque Virgil. Je parie que tu serais aussi bonne que Mlle Stairus.

Voilà le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait, je crois. Je sens mon visage s'empourprer.

– On va descendre au magasin se payer un gobelet de soda. Tu veux venir avec nous ? me propose Virgil.

– Peut-être bien. Mais je ne peux rien acheter.

– Je t'en donnerai un peu, dit Virgil.

Il prend son frère par la main et le guide hors du ruisseau.

Au moment où nous passons devant chez moi, je m'assure que mes sœurs sont absorbées dans leur jeu et ne me voient pas. Sinon, elles se mettraient à brailler et essaieraient de nous coller.

– Pourquoi tu ne marches pas nu-pieds comme les autres enfants ? me demande Virgil.

– Maman dit que je dois attendre le mois de juin.

– Pourquoi ça ?

– J'ai été malade.

– Oh, Earl a eu la coqueluche. Et toi, c'était quoi ?

Je n'aime pas beaucoup en parler. Ça me flanque le cafard. Alors, je réponds :

– On a toutes eu des rhumes, et Ruth Carol a eu la coqueluche, aussi.

– Tu as seulement eu un rhume ? questionne Virgil.

Il est perplexe. Et je me dis que ce garçon est tellement chouette que je vais peut-être tout lui raconter.

– En fait, non. Un peu après Noël, j'ai attrapé une angine, puis par là-dessus la scarlatine. C'est une maladie qui te met tellement patraque que tu as peur d'en mourir, et en même temps tu as peur de ne pas en mourir.

– Pauvre Audrey, dit Virgil, avec une véritable tristesse dans la voix.

C'est pas le plus gentil des garçons ? Je poursuis :

– Après ça, on m'a enlevé les amygdales. J'ai beaucoup saigné, et le docteur Stein a dit à maman que l'issue resterait incertaine pendant quelque temps. Je ne sais pas ce qu'il voulait dire par là. Mon état s'est encore dégradé. D'après le docteur, je dois encore prendre trois kilos. Quand je suis revenue de l'hôpital, j'ai dû manquer l'école et rester au lit pendant longtemps. Je ne suis retournée en classe que le mois dernier, et ce n'est que ces jours-ci, à condition que le soleil soit bien chaud, que maman m'autorise à sortir jouer dehors. Sauf que je ne peux pas aller pieds nus.

Nous ne parlons pas en passant devant la maison de Thurman et de Ron Keith, parce que s'ils étaient là ils risqueraient de nous entendre et de venir nous embêter. Mais on ne les aperçoit pas. Sans doute sont-ils à la citerne.

Nous parcourons tout le chemin jusqu'au bout de la cité, là où se trouve le magasin de la compagnie. Le cinéma est là aussi, ainsi que le cabinet du docteur et les bains publics.

Je regarde en direction de l'ouest et vois le monstrueux chevalement de la mine qui monte jusqu'au ciel. Le terminal de versage ressemble à un gigantesque tapis roulant, c'est là que les mineurs charrient le charbon qu'ils ont arraché aux entrailles de la terre. Ils le basculent sur des wagons de chemin de fer qui attendent sur les rails en contrebas.

Il est environ quatre heures de l'après-midi, les

mineurs de l'équipe de jour débauchent. Nous les voyons venir vers nous. Ils ne parlent pas. Ils portent leur gamelle et marchent lentement parce qu'ils sont épuisés. Ils ont des lampes à acétylène sanglées sur le front, et l'un d'eux a oublié d'éteindre la sienne. Je ne sais pas si papa se trouve parmi ces hommes. On ne peut les distinguer les uns des autres car ils sont couverts de poussière de charbon de la tête aux pieds. Leurs yeux ourlés de noir se plissent sous l'éclat du soleil.

Ils se dirigent vers les bains publics, où il y a de la vraie eau chaude et tout le savon qu'ils veulent pour se décrasser, et même du shampoing Halo pour se nettoyer les cheveux et les oreilles. J'aimerais bien avoir un peu de ce shampoing.

Au moment d'entrer dans le magasin de la compagnie, Virgil reprend la main de son petit frère. Je trouve ça gentil. Je prendrais volontiers Ruth Carol par la main quelquefois si c'était un brave gosse comme Earl, mais elle ne sait que pleurnicher et gigoter.

Virgil commande deux gobelets de Coca-Cola. J'adore le soda, mais je n'en bois presque jamais. Sur le chemin du retour, Virgil me donne deux gorgées du sien, mais je trempe juste les lèvres parce que je ne veux pas me conduire comme un pourceau.

Devant chez moi, Virgil me demande :

– Hé, Audrey. Qu'est-ce qui est invisible et sent la banane ?

– Je sais pas.

– Un rot de singe !

4

À son retour à la maison, papa brille comme un sou neuf, ses blonds cheveux bouclés encore humides de la douche. Il porte des vêtements propres qu'il a emportés au travail avec lui ce matin, et les habits sales sont dans un sac pour que maman les lessive.

Il va droit à la table de la salle à manger. Maman a préparé de la soupe aux haricots et du pain de maïs.

– Y a donc pas d'oignons ou de patates ? veut savoir papa.

– Non, maugrée maman.

Papa râle, sort de sa poche quelques tickets neufs et les jette sur la table. Je m'aperçois qu'il a aussi dans sa poche de vrais billets des États-Unis d'Amérique. Ce qui veut dire qu'il est déjà allé au magasin de la compagnie pour échanger des tickets contre de l'argent.

Maman ramasse tout de suite les tickets et les met dans le buffet sous les soucoupes. Elle va devoir attendre demain matin pour aller au magasin parce qu'il ferme tous les jours à cinq heures, y compris le dimanche. Elle essaiera de faire durer les tickets jusqu'au vendredi suivant.

On ne parle pas beaucoup pendant le souper,

papa n'étant pas d'humeur à faire la conversation. Quand lui ne parle pas, nous ne parlons pas non plus. Mais quand il se sent de bavarder avec nous, on bavarde aussi. C'est comme ça.

Aujourd'hui, il mange vite puis se lève en repousant sa chaise.

– Je vais voir la m'man et le p'pa, dit-il.

On s'y attendait. Chaque vendredi ou presque, il se débrouille pour sortir de Jewell Valley en quémandant une place auprès de quelqu'un qui possède une voiture. Généralement, il se rend chez mémé et pépé, un peu plus bas sur la route, à Whitewood. Papa, mémé et pépé boivent de l'alcool ensemble et jouent aux cartes avec d'autres gens qui sont amusants et de bonne compagnie. Maman n'est pas amusante. Je le sais parce que c'est papa qui me l'a dit.

Maman chipote dans son assiette. Ses mains sont tout abîmées à force de frotter les habits de la mine sur la planche à lessiver. Certaines fois, elles saignent aux articulations.

– Je peux venir avec toi, papa ? je lâche d'un coup, puis je retiens mon souffle.

Je suis la petite-fille préférée de mémé et pépé, c'est eux qui le disent, et autrefois papa m'emmenait souvent les voir. Mémé me chouchoutait et me donnait de bonnes choses à manger. Des fois, elle me laissait tirer une bouffée de sa Lucky Strike. Mais quand je suis tombée malade, tout a changé. Je n'ai plus jamais accompagné papa.

Il me regarde et hésite seulement une seconde.

– Pas cette fois, dit-il, et il passe la porte.

Puis sa tête réapparaît et il ajoute :

– Mais demain, vous pourrez toutes venir me voir lancer. Ce sera là-bas, à l'école.

Papa est le lanceur de l'équipe de base-ball des mineurs. Tout le monde vante son lancer. Quand c'est papa qui lance, son équipe gagne.

Après son départ, je me sens seule comme quand j'étais malade et alitée. J'aimais bien l'hôpital parce que les infirmières me traitaient gentiment et me donnaient de la crème glacée. Elles étaient toujours auprès de moi, ou alors pas loin. Maman et papa sont venus deux fois et sont restés plantés à côté de mon lit, trop timides et empotés pour parler au docteur ou aux infirmières.

Mais une fois rentrée à la maison, j'ai dû rester couchée dans la chambre sombre, seule toute la journée. Maman me montait à manger et posait la main sur mon front pour voir si j'avais de la fièvre. Puis elle redescendait l'escalier.

Ruth Carol et Eleanor sont toutes barbouillées de nourriture. Je ne supporte pas de les regarder. Je m'en vais dehors et me cache dans les toilettes. J'y reste jusqu'à ce que la puanteur me donne envie de vomir. En sortant, je contemple le dernier éclat de lumière loin là-haut, sur la crête des collines. Le jour doré s'est presque en allé.

Je grimpe d'une vingtaine de pas sur la pente de la colline et m'accroupis près de la maison imaginaire de mes sœurs. Leur dînette – brindilles, cailloux et mauvaises herbes – est restée sur la souche. En bas dans la cité, je peux à peine distinguer quelques gosses malpropres en train de jouer dans les courées

crasseuses et sur la route poussiéreuse. Je peux voir les tas de charbon à côté des maisons, les cabanons des toilettes, et les pompes à eau dressées dans la boue noirâtre d'un bout de terre aspergé en permanence.

Alors je ferme les yeux et j'attends que l'image de Thornfield apparaisse sous mes paupières. Pour je ne sais quelle raison, ce soir elle est longue à venir.

5

Je suis sous un drap et une couverture, en combinaison et culotte. C'est une de mes chances : j'ai un lit à moi. Mes sœurs couchent dans la même chambre, mais toutes les trois sur le même matelas parce qu'elles pissent au lit chaque nuit. Elles doivent dormir avec une alèse en caoutchouc sous leur drap du dessous. Maman leur met un pot, mais croyez-vous qu'elles se lèveraient pour s'en servir ? La pièce sent le pipi, mais je n'y fais plus vraiment attention.

Les murs ici n'ont jamais été terminés correctement. On s'est contenté de poser des plaques de plâtre et voilà le travail. Il est donc tentant pour un gamin armé d'un crayon de couleur de remédier à la décoration. Mes sœurs ont couvert la quasi-totalité des quatre murs de dessins de fillettes en robes roses, d'animaux réjouis et de friandises. Il y a là-bas près de la porte une barre chocolatée qui ressemble diablement à une vraie.

Le clair de lune est si vif ce soir que je peux presque distinguer les dessins sur les murs. C'est Yvonne qui dessine le mieux, Eleanor qui colore le mieux. Ruth Carol sème la pagaille avec ses gribouillis. À la lumière du jour, vous verriez l'empreinte de ses doigts

crasseux là où elle a essayé de copier Yvonne et Eleanor.

Elles dorment à présent, mais moi je ne peux pas. Très souvent, je reste éveillée la nuit avec tout un fatras dans ma tête. Après ça, je n'arrive pas à sortir du lit le matin.

Je sais que maman est encore en bas, mais je ne l'entends pas. J'aimerais descendre et parler avec elle de certains trucs, par exemple de l'école, de Mlle Stairus, de Virgil, et de comment je peux m'en sortir avec Thurman et Ron Keith. Mais si j'essaie de lui parler de ce genre de chose, elle répondra seulement : « Oh, ça va aller. » Une façon de me dire que je n'ai pas réellement de problème. Ou que, si j'en ai, elle préférerait ne pas le savoir.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Thurman et Ron Keith vont m'embêter jusqu'à ce que je leur fixe un rendez-vous pour aller à la citerne. J'ai une de ces frousses. Non, ce n'est pas l'obscurité. Je n'ai jamais eu peur du noir. Pas peur dans les bois non plus. J'adore les bois, la nuit ou le jour.

Et vous savez quoi ? Je parie que si on monte les marches de la citerne juste avant le lever du jour, on assistera au plus beau lever de soleil depuis le sommet. Alors si j'y vais, je dirai à Thurman et à Ron Keith que ça se passera au point du jour.

Qu'est-ce que je raconte avec mon *si* j'y vais ? Je *dois* y aller.

Mais comment je peux grimper et faire le tour complet au sommet ? Il n'y a qu'un petit rebord là-haut. Si j'allais tomber dedans ? Je ne sais pas nager. À tous les coups, je me noierai. Je parie que

l'intérieur est glissant, gluant et qu'il n'y a aucune prise où s'accrocher. Voilà ce qui me flanque la trouille.

La nuit est chaude. Alors pourquoi je frissonne ? Je me glisse hors du lit, m'enroule les épaules dans la couverture, gagne le palier, et m'assois sur la première marche de l'escalier d'où je peux voir, à travers la rampe, l'endroit où se tient maman. Elle est en train de lire. Je suis sûre que je la verrai toujours ainsi. Même quand je serai une vieille dame à la vue basse et avec des cheveux pareils aux moutons de poussière sous mon lit, je reverrai maman assise avec un livre sous l'éclairage de la lampe. C'est une image paisible.

Maman a un oncle qui habite au sommet du mont Compton, là où elle a grandi, et qui a une bibliothèque remplie de livres importants. Elle y va chaque fois qu'elle peut trouver quelqu'un pour l'emmener. Oncle Hannibal lui permet d'emprunter autant de livres qu'elle peut en descendre de la montagne parce qu'elle les lui rend toujours en bon état. Elle les lit tous, et papa les lit aussi. En ce moment, ils sont plongés dans Zane Grey. Elle a dit un jour que c'étaient les livres qui les avaient fait se rencontrer, elle et papa.

Pendant l'année écoulée ou à peu près, je me suis mise à lire les livres moi aussi. C'est comme ça que j'ai découvert *Jane Eyre*. J'ai lu également *Les Hauts de Hurlevent*, *David Copperfield*, *Les Grandes Espérances*, *Tess d'Urberville* et d'autres qui étaient difficiles, mais je les ai lus et relus. *Une fille du Limberlost* était plus facile.

Je regarde les mains rougies de maman tourner les pages. Plus tôt dans la soirée, elle a serré Ruth Carol très fort en fermant les yeux, et j'ai compris ce qu'elle faisait. Elle faisait semblant que Ruth Carol était son bébé qui est mort. Elle le fait souvent. Elle prend Ruth Carol dans ses bras et elle ferme les yeux et elle fait semblant. Mais Ruth Carol se tortille pour lui échapper.

Maman croit être la seule à se souvenir du bébé mais elle se trompe. Tiens, à ce moment précis je vais la chercher dans ce lieu secret de mon cœur où je la tiens gardée. Ça fait presque quatre ans qu'elle est morte, et elle n'avait vécu que sept mois avec nous, aussi mes souvenirs d'elle sont-ils à peine formés, pareils à des petits fruits verts qui n'ont jamais mûri.

Elle s'appelait Elizabeth Gail. Le plus joli des prénoms, vous ne trouvez pas ? C'est un nom de princesse. On l'appelait Betty pour faire plus court, Betty Gail. C'est une méningite cérébro-spinale qui l'a emportée. Elle est tombée malade et ne pouvait plus tenir sa petite tête. Des gens sont venus et l'ont emmenée à l'hôpital, mais c'était trop tard. Et elle est morte.

Je me rappelle très bien la lueur de ses yeux bleus quand elle riait. Je passais plus de temps avec elle que maman. J'arrivais à la faire rire aux éclats. Et elle avait des fossettes. Maintenant, nous n'avons plus qu'une photo d'elle, prise quand elle avait quatre mois et que nous vivions dans une maison du quartier Buck Jewell à Whitewood – papa travaillait à la mine de là-bas. On a déménagé à Jewell Valley à cause du logement gratuit.

Sur la photo, nous sommes dans le jardin de la maison de Buck Jewell, toutes, ne manque que papa. On peut voir la maison à l'arrière-plan. Elle est blanche. J'aimerais avoir une maison blanche aujourd'hui, et un bout de jardin. Maman est jolie sur cette photo. Elle porte une robe de couleur foncée, avec des manches bouffantes au niveau des épaules. Je me demande ce qu'est devenue cette robe.

Mais c'est Betty Gail qu'on voit en premier et en dernier sur ce portrait. Quel bébé adorable ! Quelquefois je pense que maman nous échangerait bien toutes les quatre contre son bébé perdu, si elle le pouvait.

Bon, je dois être folle de rester assise sur cette marche dure et froide. Je vais retourner au lit maintenant. Je tire ma couverture derrière moi et pousse un gros soupir en me glissant entre les draps. Je sais que maman va bientôt monter se coucher.

– Pousse-toi un peu ! braille Eleanor, probablement à l'adresse de Ruth Carol.

Eleanor est née quinze mois après Yvonne et quinze mois avant Ruth Carol. Elle a sept ans à présent, et c'est normalement la plus tranquille de la maisonnée. Elle se contente de sucer son pouce et de s'occuper de ses affaires. N'empêche qu'elle voit tout. Rien ne lui échappe. Maman l'a appelée Eleanor June comme Eleanor Roosevelt et comme notre tante June, l'unique sœur de papa.

L'autre jour, Eleanor m'a dit qu'elle avait un chéri à l'école. Il l'aurait poursuivie une fois autour du poêle dans leur salle de classe. Elle l'appelle par son nom entier : George Elmer McGaffy.

Voilà maintenant que Ruth Carol pleurniche.

– Vous allez la boucler, oui ? crie Yvonne.

Bientôt tout le monde se tait, et je glisse dans le sommeil.

Mes rêves sont doux pendant un long moment. Beaucoup plus tard, ils changent de nature, et je commence à entendre pleurer le bébé. Ce sont des pleurs tristes, tristes. Elle est perdue, elle est seule, elle appelle maman. Ou moi. Ses petits gémissements se répercutent dans mes rêves, et je me réveille. Oh, avais-je besoin d’aller la chercher ce soir ? Je savais bien qu’une fois que ce serait fait, je ne serais plus capable de l’éloigner à nouveau. Elle est comme ça.

Maintenant j’entends quelque chose de plus réel. C’est papa qui trébuche dans l’escalier. Je l’entends tomber. On dirait qu’il a dévalé toutes les marches.

Boum ! Boum ! Boum ! Et re-boum !

Je me dresse et tends l’oreille. Il grogne. Est-il blessé ? Maman se lève. Dans l’obscurité, je distingue à peine sa silhouette en haut de l’escalier devant ma porte. Elle appelle :

– John Ed ?

Mais il ne répond pas.

– John Ed, ça va ?

Il geint et grogne.

– Tu veux que je t’aide à monter ?

Il pousse un juron. Du moins je suppose que c’est un juron. On ne comprend pas un mot de ce qu’il dit quand il est soûl.

Maman attend quelques secondes puis reprend :

– John Ed, tu veux que je t’aide ?

– Fous l’camp ! Fous-moi la paix, il grommelle.

Et maman fait comme il dit. Elle le laisse seul et retourne au lit. Je me rallonge. Je n’entends plus rien côté papa ni côté maman. Au bout d’un moment je me rendors, mais mes rêves sont bourbeux.